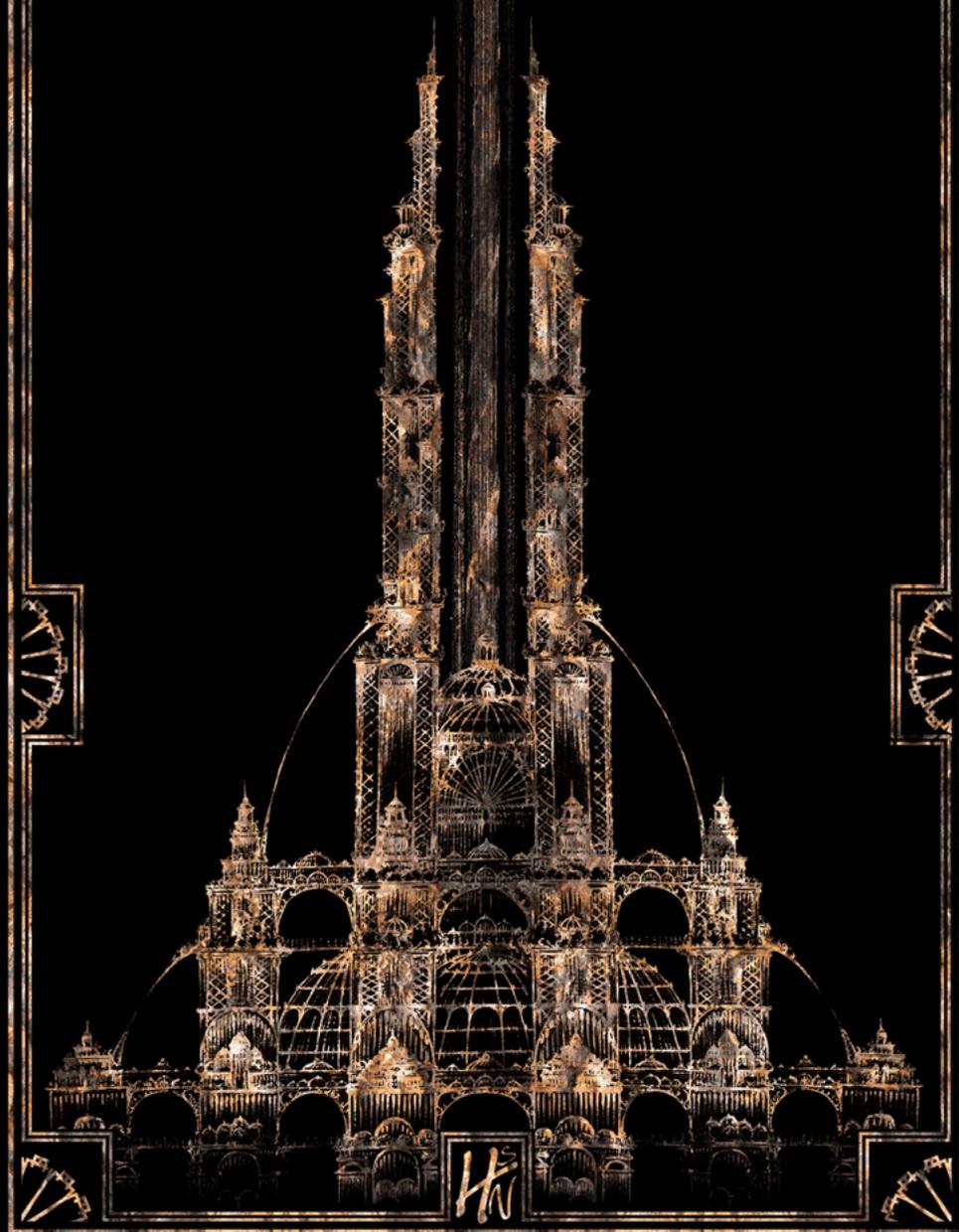


FELDRIK RIVAT
PARIS-CAPITALE



Du même auteur, aux Éditions de l'Homme Sans Nom :

Les Kerns de l'oubli :

Tome 1 - *L'Exil* (avril 2013)

Tome 2 - *Les Larmes du désert* (septembre 2013)

Tome 3 - *Résurrections* (septembre 2014)

Les Enquêtes de la 25^e Heure :

La 25^e Heure (septembre 2015)

Le Chrysanthème Noir (septembre 2016)

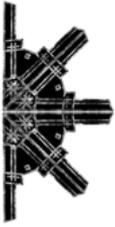
Paris-Capitale (septembre 2017)

FELDRIK RIVAT

PARIS-CAPITALE

LES ÉDITIONS DE L'HOMME SANS NOM

© Les Éditions de l'Homme Sans Nom 2017.
Illustrations (couverture et intérieures) et graphisme : Feldrik Rivat
ISBN : 978-2-918541-60-8
Les Éditions de l'Homme Sans Nom
122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil
E-mail : contact@editions-hsn.com
www.editions-hsn.com



CHAPITRE ○



Paris-Capitale, le 2 juin 1910, 22 h 01
De nuit, quelque part dans la ville...

« Ne pas prendre le reflet pour la lumière. » Notes extraites du *Petit Traité de philosophie ténébrale*.

Deux voiles noires triangulaires surgirent de l'ombre en silence. Elles glissèrent un instant entre les nuées ténébrales, en contrebas des étages nobles, avant de plonger en direction de l'aérocycle. L'homme qui était aux commandes sentit le danger. Sans doute avait-il perçu un sifflement anormal ou, encore, fut-il alerté par l'interruption du bruit de la pluie sur ses ailes, un instant suspendu par le passage de ces toiles sombres...

En pilote expert, sa réaction fut immédiate. Le jeune homme commanda le repli de ses deux ailes et se laissa tomber comme une pierre vers la surface du lac. Sa seule chance de salut résidait dans sa capacité à prendre plus de risques que ses poursuivants. Et de prier pour que ses bricolages tiennent bon. Il ajusta ses rétroviseurs, évalua la distance qui le séparait désormais des deux ailes noires, et se mordit la lèvre. Ces aviateurs n'étaient pas de vulgaires amateurs. Ils le suivaient tous deux dans sa chute libre, coupant et recoupant sa position, prêts à refermer leurs serres sur ses soies aciérées. Une erreur, une audace de trop, et c'était la mort. Le pilote tira vivement sur ses poignées de commande, et sentit son harnais lui arracher la poitrine tandis que la machine redéployait ses ailes. L'engin, emporté par sa vitesse, mordit la surface du lac et menaça de s'y abîmer tout entier. Le jeune homme ne dut sa survie qu'à un réflexe. La mise en route de son moteur à air comprimé et celle, salvatrice, de son hélice dorsale. Il reprit de l'altitude avec la grâce d'une libellule emportée par une bourrasque, se dégageant des ondes dans une dernière gerbe d'eau.

Les ailes volantes vinrent se replacer dans le sillage de l'appareil, d'une courbe parfaite de maîtrise. L'aérocycle, un prototype amateur de classe cycloptéron, tentait maintenant d'échapper à ses poursuivants dans une série de zigzags mortels. L'engin était lancé à pleine vitesse entre les piles d'acier de ponts aériens, plongeant sous l'arche libre de la tour Eiffel, sentant siffler les trémies de métal de part et d'autre du bolide. Le jeune homme replia une dernière fois ses ailes entre deux lames de fer immobiles, et fila vers les faubourgs de Paris.

Le pilote n'avait pas le temps d'apprécier la ville et ses dangers.

Il ne pouvait qu'éviter les cheminées qui se mettaient en travers de sa route.

Ou les singes volants.

Maudits macaques.

À cette vitesse, la moindre collision et c'était la mort !

Dans un dernier virage, le fuyard quitta les lumières électriques des quartiers bourgeois. Il survola une verrière battue par la pluie et plongea dans le noir, à l'abri d'une digue-rempart. Restait à choisir entre sa propre survie et celle de son engin. Le jeune homme trancha. Il déclencha ses aérofreins au dernier moment, finissant sa course au fond d'une cour d'usine humide, du côté de Levallois-Perret. Il arrivait parfois à ce damoiseau de devoir échapper aux pilotes de la Garde impériale.

Courir le jupon jusque sur les terrasses des Cuprifères n'était pas sans danger !

Mais de là à payer de sa vie un simple rendez-vous galant...

Le pilote resta un instant sous le choc, sonné par la somme de ses cabrioles. Puis, recouvrant un à un ses sens, assuré de son invulnérabilité juvénile, l'homme commença à s'extirper d'un fatras de tôles et de toiles. Des milliers d'heures de travail et de fins ajustements gémissaient en réponse au plus petit de ses mouvements. Le malheureux s'éloigna de la carcasse, en vacillant, releva ses lunettes d'aviateur et jeta un dernier regard sur son prototype. Sa fière machine n'était plus qu'un tas de ferrailles grimaçantes tout juste animé par une fuite d'air comprimé.

— Il est par là !

Ses poursuivants avaient dû se poser sur les toits avoisinants. Ils fouillaient déjà la cour, depuis les chenaux, balayant les

décombres à l'aide de leurs lampes avec la frénésie d'une meute sentant un cerf acculé.

Un ordre claqua dans une radio. Une voix de femme aux accentuations slaves.

— *Messieurs, ne laissez pas ce gniard vous fausser compagnie !*

Une équipe au sol surgit des ombres et entreprit de ratisser l'endroit avec méthode. Guidés par les cliquetis métalliques de leurs détecteurs, les limiers relevèrent bientôt la piste du fuyard et se dirigèrent vers une porte encore entrouverte.

— On dirait que le *renifleur* tient notre gibier !

— Y'a qu'à suivre l'ombretrace !

Les chasseurs s'engouffrèrent dans un couloir sombre en poussant des jappements. Les doigts sur leurs vis de réglage en laiton, ils ajustèrent la pression de leurs lentilles de vision nocturne, et se mirent à crier de plus belle.

— Épargne ta belle énergie, le mioche ! Tu ne peux pas nous échapper !

Le fuyard sentait le collet se resserrer. Il courait. Vite. Droit devant. Sans réfléchir. Virant au détour des hasards et des possibles. Précipitant sa fuite par tous les moyens. Il renversait tout sur son passage, caisses, planches, tuyaux, se cognant contre les murs faute de les voir à temps, avant de repartir, une bosse en plus et un œil en moins. Il devait faire appel à ses instincts de gavroche mal poussé, ses réflexes de gosse de rue, se faufiler par un soupirail, traverser une cave, ressortir par un cul de vacherie abandonnée... sans succès. Ses poursuivants gagnaient du terrain. Pire, ils se multipliaient de ruelle en venelle.

Mais un danger plus grand que cette traque infernale planait désormais au-dessus de l'imprudent.

Celui de s'aventurer dans la noirceur poisseuse d'un secteur infesté par des spectres avides de chaleur humaine.

Celui d'être entré dans une zone interdite.

Le jeune homme, dans sa fuite, avait suivi un de ces nombreux boyaux qui perçaient les digues-remparts de la ville et, quittant les faubourgs, s'était de nouveau retrouvé à l'intérieur de l'enceinte.

Un détecteur impérial venait de se déclencher dans le noir, ajoutant l'horreur à l'angoisse. Une ombre était en approche, non

loin de là, attirée par la chaleur de tous ces corps en mouvement, de toute cette vie...

La température baissa.

Des cris s'élevèrent.

Les poursuivants sacrifiaient des leurs pour permettre aux autres d'atteindre la cible.

— Hâtez-vous mes gaillards ! Notre docteur slave veut ce miston frais et vif !

— Sûr que tout gobé de sa moelle, le garçon ne vaudrait pas un pet de clou rouillé !

Le fuyard poussa une dernière grille et atterrit, chancelant, au milieu d'une rue pavée. L'orbe doux d'un candélabre au gaz s'alluma à son approche, illuminant la plaque de cuivre d'un panneau officiel.

Nul ne brave le couvre-feu seul sans escorte ni équipement.

Un agitateur avait gravé à la main : « *Surtout en zone interdite...* »

En apparence, la chaussée était déserte. Les autorités avaient choisi de ne plus équiper les zones interdites de lampes ténébrales, pour éviter aux égarés de mourir de terreur en voyant grouiller autour d'eux toutes ces âmes en peine... Le jeune homme, tremblant, voyait le brouillard s'étaler autour de lui, contenu par les plafonds de verre des canaux supérieurs. Le fuyard recula, les sens en alerte, essayant d'un revers de manche deux ruisseaux de sueur qui passaient la barrière de ses sourcils, et buta contre le pied d'un atlante de bronze. Le colosse, silencieux, portait sur ses fortes épaules les lourdes structures de fonte qui faisaient les hauts-quartiers. Agrippé à l'orteil d'un de ces géants, le jeune homme tourna brusquement la tête. Un bruit, un raclement sinistre, venait de déchirer la nuit. Une bouche d'égout avait été ouverte, laissant émerger des profondeurs deux autres de ces chasseurs de la pire espèce.

Deux Goules noires.

Alors un filet s'abattit sur le jeune homme, lui interdisant tout mouvement de fuite, et un large sourire se dessina sur le visage de la première des deux goules.

— Voyez-vous, monsieur Pluviôse, notre pigeonneau s'est finalement laissé prendre à la patte.

— Je n'en suis pas fâché, monsieur Brumaire. Car l'heure est tardive, et les ombres voraces.

Les deux hommes se hissèrent sur la chaussée. L'or de leur cuirasse se piquetait de décharges bleutées, en réponse aux attaques spectrales.

Sentant alors de fortes poignes l'arracher du sol, le jeune pilote, en proie au désespoir, explosa :

— Mais, qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ? Vous auriez pu me tuer !

— Ça non, monsieur Tellurien, objecta la première des goules. À propos, pardonnez-moi de m'en assurer, mais vous êtes bien monsieur Tellurien Flamel ? s'enquit le mercenaire.

— ... oui ? fit le jeune homme sans grande conviction.

— Parfait, opina la goule. Je n'aurais pas voulu commettre quelque erreur effroyable. Mais de quoi parlions-nous ?

— De tuer ou de ne pas tuer ce nigaud, précisa la seconde goule.

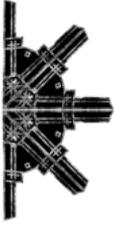
— Ah ! Merci, monsieur Pluviôse.

— Je vous en prie, monsieur Brumaire, c'est toujours un bonheur que de vous seconder.

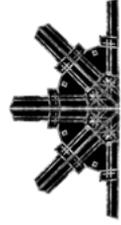
— Je vous en prie, monsieur Pluviôse, fit la goule, tout le plaisir est pour moi. Donc, monsieur Tellurien Flamel, pour recouper les fils de la présente conversation, je confirme qu'il n'a jamais été question de vous tuer. Il apparaît que votre prime est substantiellement plus élevée quand vous êtes fort en gouaille. Messieurs ? fit encore la goule à l'attention de la sombre assemblée qui se massait désormais en ces lieux. Nous avons un colis à livrer.

— Et un message à délivrer, surenchérit l'autre en redescendant dans les égouts.

Les Goules noires étouffèrent leurs lampes et, dans un silence de mort, se replièrent dans la nuit.



CHAPITRE 1



Paris-Capitale, le 2 juin 1910, 14 h 10
Quelques heures plus tôt...

« À quoi sert de conter l'histoire des grands hommes du passé si nous ne pouvons pas les faire revenir à la vie ? » Notes extraites du *Petit Traité de philosophie ténébrale*.

Le soleil brillait à travers l'éternel rideau de pluie des nuées ténébrales. Le singe donna encore un peu de gaz et hissa son aérocoptère plus haut dans le ciel. Personne ne savait vraiment pourquoi ce vieux sapajou, parmi les autres, aimait à s'élever ainsi en chandelle au-dessus de la ville.

— *Tellurien ? Qu'est-ce qu'il fabrique encore, ton quadrumane ?*

— *Cap-3 ? Il est coutumier du fait.*

— *Oui, eh bien il me fout les nerfs en pelote, cet animal !*

Amplifie son signal de retour !

Le signal de guidage radio se mit à hurler dans les écouteurs du messager aérien, sans effet notoire. Le capucin stabilisa son vol pour contempler un paysage battu par les pluies éternelles. Le simiétographe embarqué enregistrait chaque jour les mêmes images : les hautes tours des Cuprifères, doublées d'un long reflet doré. Celui offert par le lac Eiffel, qui ennoyait désormais l'ancien Champ-de-Mars.

Paris-Capitale.

La Cité-État.

La ville et ses faubourgs vivaient et respiraient au rythme de ces flèches d'or et de cuivre. Symbole d'un pouvoir nouveau, ces hauteurs défiaient les cieux tout autant que la vie et la mort. En ces lieux les grands esprits d'antan revenaient d'entre les morts pour faire de nouveau entendre leur voix. Savants, médecins, artistes et

toutes personnes ayant de leur vivant su faire reconnaître la grandeur de leur âme, se voyaient aujourd'hui renaître dans les couloirs des Cuprifères avec la promesse de rendre le monde meilleur.

Paris prospérait de ce commerce contre-nature sous l'égide de la CCN, la célèbre firme au chrysanthème. Elle seule possédait tous les secrets de la science ténébrale, au terme de recherches prenant source dans les temps les plus reculés. Une science sans cesse améliorée, sans cesse renouvelée.

La première des tours avait été édiflée par monsieur Eiffel, sous le couvert de l'Exposition universelle de 1889. Des visiteurs venus des quatre coins du monde avaient pu s'extasier, durant un été complet, de la virtuosité de cette charpente d'avant-garde. Mais pas un n'avait pu comprendre pourquoi il pleuvait désormais sur Paris de manière continue, malgré un ciel impertinemment bleu. D'aucuns avaient prêté attention aux rumeurs de la rue qui, pour une fois, voyaient juste : la Dame de fer, la grande maîtresse de Gustave Eiffel, provoquait le courroux des Cieux. Point par sa hauteur ou l'audacieuse arrogance de son architecture, mais par la science et la technologie que renfermaient ses entrailles...

L'émetteur d'ondes ténébrales.

Le singe capucin, de ses yeux de macaque, ne pouvait pas appréhender la beauté réelle des Cuprifères. Et pourtant son instinct animal le poussait chaque jour à venir contempler ces cimes de fer perdues dans le ciel à quelque mille sept cents mètres du sol, ce siège cathédral d'un pouvoir scientifique, symbole d'une irréductible modernité.

Au sein de ces tours métalliques vivaient les représentants d'une espèce nouvelle.

L'Homo sapiens renascitur.

« *L'homme sage qui renaît* » ou « *l'homme sage ressuscité* », mariage inédit d'un mort et d'un vivant...

La tour Eiffel, loin d'être la finalité d'un projet isolé, avait en réalité lancé le début d'une campagne planifiée de longue date. Ainsi, dans les années qui avaient suivi, quatre flèches d'or, de cuivre et de fer étaient venues se dresser autour de la première. Les *Cardinales*. Elles étaient le symbole de tous les pouvoirs. Puis

étaient venues s'ajouter huit adventices, plus sages, mais tout aussi nobles, les *Académiques*. Ces dernières brillèrent comme autant de relais de toute science et de tout savoir. Enfin étaient venues les *Servantes* qui, au nombre de vingt-huit, accueillèrent une population d'employés œuvrant de jour comme de nuit pour le bon fonctionnement des Cuprifères. Car il était une autre réalité en ce monde : les tours ne dormaient jamais ni ne perdaient la moindre de ces secondes arrachées à la Mort.

— *Redescends ! Tu m'entends, sale macaque ?*

Les Cuprifères, de par leur structure, s'édifiaient en un gigantesque alternateur, canalisant une énergie fabuleuse et pour ainsi dire illimitée, baptisée énergie Vrîl. Dans ce dispositif, la Terre devenait un stator, et le ciel un rotor. La tour Eiffel, en réceptacle ultime, concentrait cette énergie céleste dans les profondeurs d'une immense centrale électrique. La production était telle que la population de Paris-Capitale se voyait offert gracieusement l'usage de cette manne, en compensation des nuées éternelles...

Au point que le badaud imaginait que le Vrîl était la cause de ces pluies perpétuelles.

Mais il n'en était rien.

Seule la diffusion des puissantes ondes ténébrales était responsable de cette condensation abondante et contre-nature, plaçant la capitale sous les auspices d'un phénomène météorologique aussi inédit qu'inéluctable, menaçant Paris de ne jamais sortir de ses crues...

En un mot, pour vivre à l'heure des sciences ténébrales, la Ville-Lumière dut changer de visage.

Ce qu'elle fit avec grâce.

Paris, en vingt ans, était devenue une ville d'eau, une nouvelle Venise. Les pluies continuelles tombaient à l'intérieur des digues-remparts, s'écoulaient dans les canaux suspendus, avant de gagner les bassins de la Seine et d'être évacuées par les immenses déversoirs de Billancourt.

Plus loin, aux confins de ce paysage urbain, baignés d'une douce lumière, flottaient les ballons captifs de la ceinture de défense aérienne. Cette ligne périphérique embarquait à son bord autant d'armes puissantes que de technologies secrètes. D'aucuns parlaient d'un soupçon de sciences ténébrales, de rayons capables

de priver un homme de son âme, d'autres évoquaient des ondes pouvant à loisir briser les dents, faire fondre un cerveau ou encore le canon d'un fusil... Difficile d'imaginer que ces bulles de poésie semées dans le vent, captives de leurs lignes de vie, renfermaient en leurs seins ces terribles engins de mort.

— *Mais putain de babouin ! Avorton de guenon !*

— *Enfin, monsieur Clément, calmez-vous ! Ce n'est qu'un singe ! Il finira par redescendre !*

— *Eh bien j'en ai ma claque, moi, de ces singes ! Vont finir par me faire bouffer mon tablier ! Je prends ma pause !*

La radio du capucin crépitait de la rogne de monsieur Clément, mais rien ne pouvait ternir ce moment de plaisir que s'offrait Cap-3, membre ordinaire et doyen de la formation simiesque de l'aéropostale de Paris. Pas même la promesse d'une double privation de quartiers de pomme.

Cap-3 suivit un court instant la courbe affûtée d'une compagnie de pigeons haut-volants, avant de décider de relâcher sa position. Il actionna sa manette de commande et perdit aussitôt de l'altitude, laissant son aérocoptère rejoindre l'essaim principal du septième arrondissement de Paris, en direction de la ménagerie postale des Invalides. Le soleil inondait les grandes verrières des bâtiments de l'aéropostale, et les singes battaient leur pleine activité dans un incessant va-et-vient. Deux tiers des courriers de la ville transitaient par les réseaux pneumatiques. Mais le dernier tiers, lui, moyennant un ou deux timbres de plus pour une livraison en mains propres, suivait la voie du ciel. Ces petits singes pouvaient emporter dans les airs jusqu'à des colis de plusieurs kilogrammes...

Le vieux sapajou négocia son atterrissage et vint se poser sur une aire circulaire. Le soigneur de garde l'attrapa, défit le harnais de son aérocoptère, et brancha les durites de remise en pression sur le réservoir d'air comprimé.

— Tu as failli avoir raison de monsieur Clément, aujourd'hui, Cap-3, fit Tellurien en souriant au capucin. Tu es une vraie tête de mule !

Le jeune homme vérifia le parfait état de l'aéroporteur, lustra les cuivres, et confia une brosse à l'animal.

— Tiens, voilà de quoi faire ta toilette. Mais quelle idée, aussi, de filer si haut ?

Le soigneur ébouriffa les poils du sapajou, qui poussa un petit cri de contrariété.

— Tu vas me faire avoir des ennuis !

Le jeune homme raccorda le simiétographe au téléscripteur et jeta trois quartiers de pomme à son singe.

— J'espère au moins que les visionneurs apprécient tes images !

L'animal, qui brossait les poils de son collier blanchi par le grand âge, reprit des mains d'un jeune voisin impudent l'un de ses quartiers de pomme, et s'éloigna dans les hauteurs d'une ferme métallique.

— Je ne comprends pas que tu ne te débarrasses pas de ce Cap-3, grogna le père Clément en revenant à la charge. Il passe son temps à bouffer pour rien, ce bestiau ! Il a dix fois l'âge d'être réformé ! Il est bon pour le rebut l'animal, fous-toi ça dans le crâne, le jeunot !

— Dis, tu voudrais qu'on t'y colle, toi, au rebut ? À cause de tes trois poils blancs sur le caillou ? lui répondit vivement Tellurien.

Numéro 3 regardait la scène d'un œil défiant. L'animal avait assez vécu parmi les humains pour savoir quand on parlait de lui en de mauvais termes. Il fit une grimace, pour bien signifier son dédain, se cala plus haut sous les verrières blanchies à la chaux, et sortit d'une poche de son veston en cuir un anneau d'argent.

— Tiens ! regarde-le ton macaque ! Il a encore volé une bonne femme !

Le jeune soigneur de l'aéropostale balaya la remarque d'un revers de main. Il aimait trop ses singes pour leur chercher des poux dans la tête. Et il avait une aile complète de la ménagerie à gérer, sans compter ce remplacement de dernière minute où il s'improvisait préposé des Postes... Des dizaines de capucins atterrisaient et décollaient chaque minute des Invalides, et il lui revenait de veiller tout autant au bien-être de ses effectifs, au bon état du matériel d'aéroportage, qu'au guidage des livraisons...

Un timbre se mit à vibrer. Le jeune homme décrocha un combiné de service tout de bois et de cuivre.

— Tellurien, soigneur en charge du quatrième quart journal, j'écoute ?

— *Équipe le numéro 3, le jeunot. Il y a une mission pour lui, cracha une voix au bout du fil.*

— Tu entends ça, numéro 3 ? Finis tes pommes et redescends, tu reprends du service !



L'animal s'éleva au-dessus des toits de la ménagerie des Invalides. Le quartier débordait de jardins suspendus, de verrières aériennes, de trottoirs couverts protégeant les piétons affairés des pluies ténébrales. Depuis que des Belgrand ou des Alphand avaient en charge de faire de ces hauteurs le poumon vert de Paris, la ville regorgeait d'arbres et de végétation. De longues passerelles buissonnantes couraient par-dessus les toitures, lançant autant de ponts que de promenades entre les avenues et les boulevards de la capitale.

À cette heure, les citadins montaient dans les étages pour profiter du soleil printanier. Les humbles flânaient et s'accouadaient aux balustres en fer forgé, la fleur à la boutonnière, les ouvriers s'attablaient aux terrasses des bistrots aériens, et les riches Capitaliens, eux, peuplaient de leurs foules les passages sous verrière des grands magasins. Des balcons accueillait les tables de restaurants gastronomiques et autres salons de thé, entre les jardins en encorbellement qui surplombaient ici les canaux de Paris.

Quel spectacle délicieux c'était de voir, sous ces dômes et ces tonnelles cristallines, tourner les ombrelles fleuries de ces dames.

Au premier jour, la population avait surnommé ces hauts quartiers les « doges » de Paris, terme qui, à force d'usage, s'était imposé dans le langage officiel.

Mais Cap-3 n'avait que peu d'intérêt pour le parfum des roses ou les couleurs des clématites. Il suivait son radio-signal à travers Paris, guidant son aérocoptère entre les arabesques des fermes métalliques, et remontait le canal de l'avenue d'Autun. Portées par les puissants atlantes des niveaux inférieurs, ces voies d'eau drainaient les pluies de la capitale tout en offrant un moyen de transport des plus rapides : la mouchette. Dotées d'un moteur à air comprimé, et au prix de quelques écluses, ces barques étaient capables de se rendre d'un point à l'autre de la capitale. Mener une mouchette réclamait d'avoir du coffre et de bons réflexes, tant la circulation était dense. D'ailleurs, les gondoliers ne perdaient

jamais une occasion de prouver leur adresse, le tout en chantant les répertoires de chansonniers parisiens...

Le sapajou vira sous une passerelle et poussa son aérocoptère impasse d'Antin. Son point d'enlèvement se trouvait dans un immeuble haussmannien, en contrebas du niveau des doges. Le singe coupa son moteur, se rattrapant aux barreaux d'une échelle de service, et, avec l'agilité propre à son espèce, se laissa glisser jusqu'à la source d'émission. Arrivé à bon port, l'animal enregistra sa position sur l'appareil des Postes, et attendit l'ordre de prendre en charge le paquet.

L'appartement était celui d'un aventurier, un de ces hommes capables de partir du jour au lendemain aux quatre coins du monde. Il était revenu le matin même du Proche-Orient avec un colis à remettre à l'un des patrons des Cardinales. L'homme lança une noix au capucin, pour le faire patienter le temps de remplir son ordre d'expédition. Le singe s'installa sur un barreau de son échelle de service pour attaquer sa friandise. Ces appartements, autrefois placés aux étages nobles, se trouvaient aujourd'hui coincés contre les vitres épaisses des canaux de Paris. Urbanistes et architectes avaient rivalisé d'imagination pour donner à ces perspectives bouchées tous les attraits d'un paysage subaquatique. Ainsi, ce balcon planté de chèvre-feuilles saillait en échauguette contre le fond du canal, offrant par un hublot de bronze la vue sur ce voisinage aquatique. Le soleil dansait au gré des vaguelettes de surface, faisant reluire les flancs de poissons argentés. L'eau des doges, cristalline et potable en tous points, était purifiée par des cils filtrants qui ondulaient au fil du courant.

Le vieux singe tourna la tête, soudain attiré par une voix provenant de l'appartement voisin. Un notaire habitait là et exerçait son métier avec passion. Il avait reçu des Cuprifères l'habilitation suprême : celle de traiter les contrats ténébreux. Successions, mariages entre morts et vivants, métempsychoses ou possessions contrôlées : tous les contrats relatifs aux droits des morts pouvaient être pris en charge par maître Clotaire, troisième du nom, présentement à la manœuvre. Le simiétographe enregistrait la moindre parole qui s'échappait des fenêtres de l'étude.

— Reprenons. Monsieur Cerian Chevalier, ici présent, se propose, contre rétribution, de devenir atlas et porteur ténébral. Il s'engage à résider dans les Cuprifères aussi longtemps que

l'imposera sa charge mais, au regard des résultats communiqués par le bureau des compatibilités thanatographiques, il ressort que monsieur Chevalier n'est pas en bonne position pour négocier les termes de son contrat.

— Comment ça ? s'insurgea le jeune homme. Ils ne veulent pas de mon corps, aux Cuprifères ?

— Monsieur Chevalier, avec un taux de compatibilité de 71 %, vous êtes tout juste éligible au programme. Et le mort qui s'engagera, précisa maître Clotaire d'un ton docte, souffrira en vous de migraines chroniques, de nausées et de vertiges, induits par la lutte que vous mènerez à votre corps défendant contre son intrusion.

— Et qui serait ce mort ? s'impativa le donneur.

— Je ne suis pas autorisé à révéler la moindre identité.

— Vous voulez dire que je vais livrer mon corps à un sombre inconnu ? protesta le jeune homme.

— Exactement, monsieur Chevalier. Avec ce taux de compatibilité, soyez déjà heureux qu'un prétendant accepte un mariage avec vous, confia le notaire en présentant un contrat type à son client.

— Mais il sera en moi ! C'est absurde ! objecta le jeune homme.

— Il ne vous appartient pas, aux Cuprifères, de décider ce qui est absurde et ce qui ne l'est pas, déclara maître Clotaire. L'anonymat du prétendant est la première de ses clauses. Libre à vous de l'accepter ou de quitter ce bureau.

Le client se leva et commença à faire les cent pas. Il n'avait pas le choix et il le savait. C'était le troisième notaire qu'il voyait ce mois-ci, et les deux premiers ne s'étaient pas montrés plus conciliants. Les Cuprifères ont leurs lois, et les morts leurs exigences. Lui, Cerian Chevalier, avait besoin d'argent.

— C'est d'accord, laissa-t-il échapper du bout des lèvres.

— Parfait. Reprenez votre place, intima maître Clotaire en cochant la première case du contrat. La seconde clause concerne le temps de partage du corps. Le mort exige ici un deux pour trois.

— Ce qui signifie ? s'inquiéta le jeune homme.

— Que le mort demande à avoir l'usage de votre corps durant deux huit sur trois, vous concédant la jouissance du dernier huit, précisa le notaire en relevant la pointe de son stylographe.

— Huit heures..., répéta le donneur.

— ... que vous passerez à dormir.
— Pardon ? réagit le jeune homme.
— Le mort exige en effet un corps en parfaite santé. Vous vous remettrez à lui chaque matin reposé par une nuit de sommeil de huit heures, vingt minutes avant chaque lever de soleil.

» Le mort exige ensuite, en clauses trois et quatre, que vous ne consommiez aucune boisson ni aucun aliment pendant votre huit. Il se chargera lui-même de pourvoir à vos besoins durant son temps de possession.

» Il assurera enfin le strict respect d'une hygiène corporelle maîtrisée.

— Mais...

Le jeune homme se releva de sa chaise et reprit ses cent pas.

— ... c'est inimaginable... inenvisageable... incommensurable..., marmonna le donneur en se prenant la tête entre les mains.

— Le don est fort bien payé, argua le notaire. Surtout si l'on considère que vous ne lui apportez rien de plus qu'un corps.

— Et... ce sont là toutes ses exigences ? s'inquiéta le jeune homme.

— En dehors d'une dernière, oui, acquiesça maître Clotaire.

— Qui est ? demanda le client d'une voix étranglée.

— Celle de rompre toute relation amicale, familiale, et sentimentale.

— Mais je dois me fiancer dans deux semaines ! objecta le donneur en menaçant cette fois de briser en deux le dossier de sa chaise sous l'effet d'une brusque crispation. C'est la raison même de ma présence ici, trouver de l'argent, un salaire pour me mettre en ménage...

— Un mariage thanatogamique, jeune homme, ne souffre d'aucun compromis, précisa le notaire en faisant des ronds avec son stylographe pour signifier toute son impatience.

— Rompre avec Blanche...

— Rompre avec Blanche, Rose et Marguerite. Oublier jusqu'au nom de la dernière fille de Paris le temps que durera votre mariage, monsieur Chevalier ! Oublier jusqu'à la plus petite de vos habitudes mesquines ! Comprenez-vous bien toutes les implications que comporte un contrat ténébral ? Entendez-vous l'honneur qui vous est fait ?

— Ne plus voir Blanche..., s'étouffa le jeune homme.

— Servir l'humanité! répliqua le notaire en écrivant un chiffre en bas du papier à en-tête.

— Deux mille francs? releva le donneur, à bout de forces.

— C'est le salaire mensuel qui vous est proposé, monsieur Chevalier. Soit dix fois ce que vous gagnez en tant que chauffeur particulier.

— Deux mille francs par mois? Pour prix de ma vie? se lamenta le donneur.

— Deux mille francs pour dormir, jeune homme! s'emporta le notaire. Un contrat ténébreux s'accepte de la première à la dernière de ses clauses! Écoutez, monsieur Chevalier, des idéalistes comme vous, j'en vois des dizaines par jour, alors épargnez-moi vos atermoiements! Vous me faites perdre mon temps! Et si ce n'est vous, renchérit le notaire en synchronisant la course des aiguilles de sa montre sur celles de son horloge comtoise, le prochain qui passera cette porte s'empressera de signer en bas de ce document!

— Et ces autres pages? aventura le jeune homme au bord du désespoir.

— Des clauses secondaires. Contraintes vestimentaires, coupe de cheveux, taille de la barbe, énuméra le notaire sans ménagement. Mais en termes d'exigences, croyez-moi, je peux vous trouver des morts bien plus retors!

— Je... Je vais signer, conclut le donneur en tremblant.

Un coup de vent choisit cet instant pour rabattre un tract contre la lentille de capture du simiétographe. L'animal l'arracha de ses petits doigts et le tourna en tous sens. C'était une réclame comme il en volait de nombreuses dans Paris-Capitale. Elle énonçait sur un ton publicitaire : « **Vous manquez de temps? Vous sentez la mort approcher? Souscrivez à la 25^e Heure!** ».

Le soigneur Tellurien fit cracher la radio et rappela son sapa-jou à l'ordre. L'expéditeur en avait fini avec les formalités d'usage, et attendait avec son colis. Cap-3 jeta sa coquille de noix, abandonna le patio de maître Clotaire, et se coula en trois bonds sur le balcon de l'aventurier. Ce dernier glissa son paquet dans le filet de transport de l'aérocoptère, sangla le pare-pluie de protection, tout en veillant

à ne pas boucher les trous d'aération de son colis, et confirma sa commande par radio :

— Allô, les Invalides? Le carton est prêt à être expédié, terminé.

— *Bien, monsieur*, fit le soigneur. *Toute l'aéropostale se mobilise pour vous, merci d'avoir fait appel à nos services*, crachota le jeune homme d'un ton mécanique.

Le capucin ajusta ses lunettes de pilote et largua dans les airs un jet de pression aux senteurs soufrées. Cap-3 éleva son aérocoptère au-dessus des doges et fila entre les tonnelles et les passerelles verdoyantes, non sans éviter au passage le coup de journal d'un vieillard agacé. Les vrombissements de ces singes étaient si pressants aux abords des quartiers nobles qu'ils provoquaient l'énervement de plus d'un Parisien.

Cebus capucinus, singe sapajou, capucin moine, ou saï, terme très apprécié des cruciverbistes, avait été choisi pour ses nombreuses qualités. Cet animal de petite taille et de figure attachante était réputé pour sa sociabilité, son intelligence vive, et son agilité. Mais ce qui détermina jadis le choix des autorités quant à son présent enrôlement fut surtout sa très grande capacité à cartographier son environnement, ainsi que son sens inné de l'orientation. Il n'avait fallu qu'un peu d'astuce, un harnais et un aérocoptère pour faire de ces singes les maîtres des cieux de Paris. Leur usage et leur efficacité étaient tels que l'on pouvait lire à loisir des affichettes collées à la sauvette sur les pieds de réverbère de la ville : « **C'est officiel : il y a plus de macaques que de pigeons à la capitale !** ». D'audacieux statisticiens tentaient bien d'avancer le nombre d'allées et venues quotidiennes de ces petits messagers des cieux, ou de proposer des listes de recensement, mais ils se perdaient vite en conjectures. Aux chiffres officiels de la Compagnie aéropostale de Paris, il fallait ajouter les singes personnels et particuliers, les unités militaires, les chargés de veille incendie... Et ces voix qui s'élevaient contre le tapage de ces sapajous se taisaient bien vite quand l'une de ces bestioles, au détour d'une gaine dénudée ou d'un tuyau percé, donnait de ces alertes capables de sauver des milliers de vies humaines.

Mais ce qui frappait malheureusement le plus les esprits était les missions d'espionnage auxquelles s'adonnaient en sourdine ces quadrumanes avertis. Leurs simiétographes tournaient de

jour comme de nuit, enregistrant les sons et les images qui passaient à leur portée, faisant de ces essais les yeux et les oreilles des Cuprifères.

Cap-3 sortit en chandelle entre deux saules perchés dans les hauteurs de jardins aériens, stabilisa son aérocoptère à une dizaine de mètres des verrières de Paris, et opéra un tour sur lui-même dans le plus parfait respect de la procédure de vol. Cette manœuvre devait tout à la fois satisfaire l'appétit de son simiétographe et assurer au capucin de capter le bon signal de livraison.

« Confirmation du plan de vol. Distribution en cours. »

Le singe faisait cap vers les Cuprifères, à pleine puissance de ses moteurs à air comprimé, survolant les quartiers militaires jusqu'au lac Eiffel. Le plan d'eau prolongeait le cours de la Seine intérieure sous les immenses tours Cuprifères, délimitant un espace à navigation restreinte. Seule la Marine impériale pouvait manœuvrer sous les arches et les contreforts qui se dressaient ici en forêts de métal, ainsi que les rares Capitaliens à avoir en poche une autorisation en règle. Ce qui faisait de ce lac en plein cœur de Paris un véritable havre de paix, un miroir d'or à peine ridé par les nuées ténébrales et le vent de cette fin de journée.

Le capucin s'éleva au-dessus des Servantes pour gagner le dôme de service de l'aéropostale, et se présenta, à son habitude, à la première trappe de livraison.

Mais des alarmes se mirent aussitôt à hurler...

« Code rouge ! Code rouge ! »

— Paquet sans référence ! Interceptez ce macaque ! s'écria un chef de corps en abaissant son heaume en métal impérial.

— Boucliers levés !

— On ouvre la trappe !

Cap-3 s'ébroua, pour chasser la pluie de ses poils argentés, puis commença à reculer, grimaçant, à l'approche d'une main caparaçonnée.

Un détachement de la Garde impériale venait de se déployer et le tenait en joue de ses canons à onde.

— Parés à faire feu, chef !

— *Attendez !* supplia une petite voix dans la radio de numéro 3. *C'est de ma faute ! J'ai omis de faire adjoindre le bordereau d'expédition...*

L'officier de garde attrapa sans égard le vieux singe par son baudrier de cuir et approcha ses lèvres de l'émetteur :

— Vos nom et matricule, préposé ! aboya le militaire.

— *Tellurien Flamel, S-268-1889*, bredouilla l'employé de l'aéropostale. *Mais je ne suis pas préposé, je suis juste soigneur... Je remplace le préposé Jeannot, matricule P -475-1891, il est indisposé...*

— Un soigneur aux expéditions ? Comptez sur moi pour faire un rapport sur cet incident, gamin ! Vous allez y laisser votre paie du mois ! C'est honteux ! martela l'officier en frappant du poing sur le comptoir de réception.

— *oui, monsieur*, osa l'employé.

— Et télécritez immédiatement ce bordereau ! Vous allez finir vos jours à récurer les latrines de votre ménagerie à la brosse à dents, gamin, je vous le dis !

Une machine se mit à crépiter avec plus d'affolement que les autres et cracha un ruban de papier noirci. Le responsable de la succursale, porteur d'un masque de bois jaune, arracha le document et vint le présenter au gradé.

— Où est le numéro de désignation de l'expéditeur ? gronda le militaire.

— Ici, monsieur, fit le chef de bureau en prenant la charge du dossier.

— A-3 ?!!! s'étrangla l'officier. Mais bande d'inconscients ! Vous notez l'importance que peut avoir un colis destiné au troisième atlas de l'Histoire à avoir reçu un mort ?

Le capitaine de la Garde impériale fumait de colère. Il repoussa de sa morgue tous les singes et les employés des postes qui se pressaient dans le bureau de l'aéropostale.

— Je dois inspecter ce colis ! lança l'homme en pointant un doigt accusateur sur l'objet.

— Capitaine, sauf votre respect, fit le responsable de la succursale en libérant le singe de son paquet, le bordereau nous commande une prise en charge immédiate. Ce paquet contient un agent biologique qui ne doit souffrir d'aucun retard de livraison, et...

— On ne badine pas avec la sécurité, postier ! A-3 est l'atlas du Notaire en personne ! Un des quatre Cardinaux ! Alors vous allez me donner ça ! hurla le militaire en arrachant le paquet des mains du chef de bureau.

Mais l'objet cracha en réaction à son branlage, manifestant par là une objection inattendue.

— Mais ? C'est quoi, ça ? tempêta le gradé en rabaisant son heaume en métal impérial.

Le postier étudia le bordereau d'expédition et annonça tout haut la nature du contenu :

— Un *Felis margarita*...

— *Felis margarita* ? Mais c'est quoi ce putain de charabia de jargon scientifique ?!!!

Le colis cracha devant une nouvelle tentative d'inspection, achevant de prouver son innocence.

— Regardez vous-même, annonça penaude le postier en lui tendant le bordereau.

— *Felis margarita*... Autorisation code 810-P-N375-P-P-417-HhWtX3..., lut le gradé à travers le tamis de son heaume. Bref ! Ça grogne, ça griffe, mais ça n'explose pas ! traduisit l'officier en reposant sèchement l'objet du délit.

» Virez-moi ça de ma vue, avant que j'en fasse du tartare !

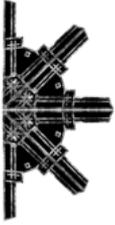
Mais l'homme, devant une nouvelle grimace du vieux singe, rattrapa ce dernier par son harnais et cria dans son émetteur :

— Vous, le soigneur ! Vous me priverez ce sac-à-joue de ses quartiers de pomme ! La peste, ces macaques..., ajouta le militaire en arrachant des mains du postier son énorme tampon.

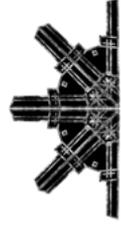
L'homme leva l'objet d'autorité...

... et appliqua le timbre de l'aéropostale avec force.

Arrachant, de la part du colis, un dernier crachat.



CHAPITRE 2



Paris-Capitale, le 2 juin 1910, 15 h 58
Le livreur des Cuprifères

« Le masque est l'identité du mort. Tout n'est que masque, aux Cuprifères. Il détermine la classe, l'ordre, l'affectation du serviteur. Il détermine l'importance et la valeur du locataire. »
Notes extraites du *Petit Traité de sociologie ténébrale*.

Vanural Bergeret venait de sangler des échasses de classe trois pour bien se parer à sa présente mission de livraison. Ainsi équipé, il pouvait allégrement multiplier sa cadence de marche par cinq, une vitesse nécessaire pour traverser les longs couloirs du hall académique avec toute la célérité requise. Il évoluait avec grâce sous les arches de verre d'une galerie aérienne. Les fers plats aux reflets de suie qui dessinaient ici les décors et entrelacs géométriques défilaient à chacun de ses pas. Toute l'architecture de ces ponts aériens se fondait sur ce même principe : la répétition infinie et l'assemblage systématique d'un vocable de base. Une ferme métallique faite d'acier pour la structure, des fers forgés pour la décoration, des parois de verre pour séparer les espaces intérieurs des espaces extérieurs.

Le commissionnaire faisait claquer sa queue-de-pie vermillon à chacun de ses pas, agitant sa clochette de bronze d'une main gantée pour signaler sa présence et sa haute priorité. Usagers des tours, professeurs, et étudiants, s'écartaient devant le masque peint dans une routine bien établie. Les tampons de bois et de caoutchouc de ses échasses articulées frappaient les dalles de verre de la passerelle principale, avant de s'immobiliser, cinq cents mètres plus loin, au point de contrôle du Grand Dôme. 15 h 58. Bloqué dans la file d'attente, l'employé-livreur eut soudain la crainte d'arriver pendant le changement de quart du personnel... Il piaffait sur place, du haut

de ses extensions mécaniques, non loin de la borne de contrôle. 15 h 59. C'était un de ces instants, dans la vie, où l'on perdait vite de précieuses minutes en attente inutile. Il vérifia l'alignement des aiguilles de sa montre sur celles de la grande horloge. C'était un réflexe, aux Cuprifères, de s'assurer de vivre toujours au rythme de l'heure officielle.

16 h.

Changement de quart.

Changement de quart et changement de huit.

Les usagers des tours, atlas et porteurs de masque, visiteurs, ou ombres spectrales, s'accumulaient derrière les portiques du point de passage. Certains trouvaient à se régaler du spectacle de la relève des employés du contrôle, de cette chorégraphie maîtrisée à la perfection, faite d'habitudes et de rites éprouvés. Mais Vanural Bergeret n'avait que faire de ces valse de velours aux masques pourpres. Salamalecs et courbettes, échanges de plaques et coups de tampons, restait aux contrôleurs à finir leur manège par une série de réglages multiples. Hauteur de lampe, inclinaison d'assise, capteurs de signatures périsprytiques.

Pour qui voulait tuer le temps de manière instructive, des cartels éducatifs distillaient un savoir aussi précieux que pointu. Le panneau de la présente barrière représentait une baleine à bosse de type *Megaptera novaengliae*, une étude en eau forte monochrome exécutée par Georg Heinrich Borowski, du département germanique des sciences naturelles. Le savant exposait ici en détail ses découvertes concernant ces cétacés, sur fond d'enregistrement de leur chant, ainsi que des études anatomiques de *Cyamus boopis*, ces crustacés parasites qui avaient le mauvais goût de se concentrer sur les plis génitaux de ces géants des mers.

— Visez-moi la taille de ces morpions ! s'esclaffa un étudiant en physique ondulatoire.

Mais le commissionnaire Vanural Bergeret préférait ronger son frein seul, du haut de ses appendices mécaniques. Il regardait le soleil jouer avec les résilles d'or et de cuivre, ces précieux torons qui couraient tout le long des parois extérieures des Cuprifères, et leur donnaient toute leur flamboyance. Leurs fonctions étaient aussi mystérieuses que précises : conduire, des racines aux cimes des tours, ondes périsprytiques et énergie Vril.

Une minute supplémentaire passa.

16 h 03.

Intolérable.

Les éclairages auxiliaires commençaient à pulser doucement entre les voûtes métalliques, pour compenser la baisse de luminosité naturelle. Le commissionnaire caressa son torse de bronze, d'un geste machinal, et se fit violence pour quitter des yeux la course des aiguilles de l'horloge impériale. Il chassa un faux pli de sa livrée vermillon, faute de pouvoir accélérer le temps, ajusta son masque de bois peint, et se concentra sur les fins rideaux de pluie qui tombaient en cascades depuis les plafonds. L'eau cristalline s'écoulait en chantant entre les lianes et suspensions végétales, arrosant des kokédamas plantés de mousses et de fougères. Les plus petits tenaient dans une main d'enfant. Les plus grands, en revanche, étaient ceinturés par des anneaux de bronze et portés par des chaînes capables de lever ces tonnes silencieuses.

— Commissionnaire, vos nom et matricule, fit soudain le contrôleur en téléscriptant la moindre de ses paroles.

— Bergeret C-20974, articula l'employé-livreur par automatisme.

La réponse fut aussitôt accompagnée par le cliquetis métallique du contacteur.

— Motif de votre passage, continua l'agent sans lâcher la poignée de son appareil de transmission.

— Livraison prioritaire. Expéditeur anonyme ; destinataire A-3 ; autorisation 810-P-N375-P-P-417-HhWtX3, récita le commissionnaire en prenant soin de détacher un à une lettres et chiffres de son code.

— Je ne suis pas habilité à traiter des ordres de classe « 810-P ». Je vais devoir appeler mon chef de section. Veuillez patienter, Bergeret C-20974.

L'employé-livreur serra imperceptiblement les dents, contenant une irritation émergente, et prit sur lui de pratiquer vingt cycles de respirations synchroniques. Son regard courait sur les quelques dizaines de visiteurs non autorisés qui attendaient leur ordre de passage sur des banquettes de cuir. L'un d'eux, une pipe à vapeur coincée entre les lèvres d'un masque de cuivre bleu roi, était absorbé par la lecture d'un journal. *Le Temps officiel*, édition

du soir. La première page donnait toute sa place à l'événement médiatique du moment, la mission arctique du commandant Charcot à bord de son géant des airs, le *Pourquoi Pas*.

— Mon supérieur arrive dans un instant, prévint le contrôleur derrière son masque pourpre.

Un bruissement de mécontentement se fit entendre dans la file d'attente, avant de mourir dans un souffle de soulagement. Le chef de section venait d'entrer. Il visa le document présenté par son subalterne, vérifia le numéro de matricule gravé sur le torque du commissionnaire, puis le bordereau d'expédition sur le colis tenu bien droit devant les optiques de son masque de courtoisie.

— Vous avez sept minutes de retard, C-20974, reprocha le contrôleur en chef en téléscripant sa présente intervention.

Son subalterne encra l'ordre d'un coup de timbre retentissant et lui ouvrit enfin le passage.

Le commissionnaire lança de nouveau ses grandes jambes. Il faisait résonner ses tampons de bois et de gomme sur les marbres du Grand Dôme de l'Académie impériale, en direction de l'aile nord. Il s'autorisa alors à perdre une poignée de secondes en aventurant un regard en contrebas. Il venait d'atteindre la rosace centrale, cette place immense et souveraine dont les dalles, faites d'un cristal des plus purs, paraissaient s'ouvrir sur le vide. Un gouffre qui, vertigineux, donnait ici à voir la pointe de la tour de monsieur Eiffel, et le parfait assemblage de treilles de fer qui se perdait de ses quatre pieds vers la surface du lac. Le centre de cette dalle était marqué par une rosace, un chrysanthème de bronze qui figurait ce que le pouvoir central appelait « l'Omphalos des Cuprifères ».

Le nouveau nombril du monde.

Le point de passage de l'onde ténébrale, ce champ ondulateur propre à réveiller les morts.

Le commissionnaire Bergeret tourna sur lui-même, imaginant qu'à partir de là, dans un rayon de huit cents mètres, l'air vibrerait de ces ondes résurrectionnelles. Au-dessus de lui, pendue à ses chaînes de bronze, se tenait l'horloge monumentale des Cuprifères. Elle avait la particularité de n'avoir jamais fonctionné. D'aucuns affirmaient qu'un mécanisme des plus complexes perdait le temps dans ses rouages...

Mais un officier de la Garde impériale vint droit sur l'employé-livreur, juché sur la plate-forme de son giroporteur magnétique.

— Veuillez circuler, usager ! Vous n'êtes pas autorisé à stationner ici, tonna le militaire derrière son masque de fer.

Le commissionnaire s'inclina devant le représentant de l'ordre, traversa l'esplanade à grands pas, en direction des ascenseurs de la tour nord, et prit place sur la rampe des échassiers. Il s'assit sur une des sellettes réservées aux classes trois, déchaussa ses appendices mécaniques, et fit sonner à deux reprises le timbre du vérificateur.

— Voilà, voilà, j'arrive, fit un petit homme à la calvitie galopante et au crâne luisant. Une paire de classe trois, une..., ajouta le réceptionnaire en faisant jouer les ressorts de la mécanique. Vous avez le formulaire de prêt ?

— Elles sont en parfait état, avança le commissionnaire en présentant le papier réclamé.

— C'est à moi d'en juger, employé-livreur, siffla le petit homme en abaissant une des loupes de son masque de bois sombre sur le faux reflet d'une barrette de cuivre.

— J'ai six minutes et cinquante secondes de retard sur l'horaire de livraison, lâcha tout haut Vanural Bergeret en tapant sur le carreau de sa montre.

— Et n'espérez pas me voler une seconde sur mon temps de vérification, employé-livreur, ou j'en prendrai trente de plus pour faire un rapport sur votre tentative d'intimidation.

— Pardonnez-moi cette maladresse, couina le commissionnaire en regrettant ses commentaires.

— Vous aviez vu que cette vis était desserrée ?

— Non, mais je n'ai pas remarqué de gêne à l'usage.

— Mon collègue des Servantes aurait dû mentionner cette faiblesse du matériel sur le formulaire de prêt... Mais sans doute aura-t-il, devant votre empressement, manqué de temps ? Comprenez que je dois tirer cette affaire au clair...

Le petit homme releva les loupes vissées au bois sombre de son masque de vérificateur, et décrocha un téléphone de service.

— Opérateur ? Ici RV-12-610. Je voudrais le poste des prêteurs-vérificateurs des Servantes, secteur nord-ouest.

—, crachota le combiné.

— Oui, je patiente. Je ne dirais pas que j'ai tout mon temps, mais je patiente.

— ! s'emporta l'opérateur des communications.

— Ne... Ne prenez pas cette peine, monsieur, bafouilla soudain le vérificateur.

— ... !, fit cette fois la voix de la responsable du bureau des communications.

— Mes hommages, madame, fit le vérificateur en se redressant vivement.

—

— Oui, madame. Pardonnez ma méprise, madame.

—

— Mon numéro de matricule ? RV-12610...

— ?

— Affirmatif. Je reconnais ma bévue.

—

— Tout à fait, madame, j'aurais dû m'abstenir de toute remarque. Votre temps est plus cher que le mien, madame.

Le petit homme prit soin de vérifier qu'il avait bien raccroché le combiné, s'essuya le visage derrière son masque de bois sombre, et revint vers l'employé-livreur en attente.

— Ça ira pour cette fois, C-20974. Mais prenez garde, à l'avenir, de mieux respecter le matériel des Cuprifères.

Le commissionnaire Bergeret serra les dents, le temps d'obtenir le coup de tampon libérateur, quitta la rampe des échassiers, et franchit à pas pressés les dix mètres qui le séparaient du premier ascenseur. Un garçon d'étage, porteur d'un simple touret de nez en bois blanc peint de lignes noires, allait appeler la cabine quand il fut vivement interrompu par un caporal de la Garde impériale. L'homme de bas grade, du haut de son masque de fer, fit ronfler sa petite autorité. Il se posta devant l'employé-livreur, tourna lentement, très lentement autour de lui, inspectant la régularité de sa tenue, la qualité des reflets de son cirage, le lustre de ses boutons, puis siffla :

— Vous n'êtes pas sans savoir, matricule C-20974, qu'il est formellement interdit de courir dans les espaces publics des Cuprifères ?

— Non... oui, bégaya le commissionnaire en comptant les secondes que le zèle de ce garde lui faisait encore perdre.

— Oui, ou non ? gifla le militaire conscient de son pouvoir de nuisance.

— Ayez l'assurance, fit le jeune homme en se courbant, que je veillerai doublement à respecter les cadences en vigueur.

— C'est une question de sécurité, répliqua le caporal en faisant cliqueter le fer de son masque. Une question qui nous concerne tous, depuis les plus haut logés jusqu'aux forçats de votre trempe, ne put s'empêcher de souligner le militaire en visant d'un doigt accusateur le torse de bronze qui brillait au cou de Vanural Bergeret.

Les cadences de marche n'avaient rien à voir avec la sécurité. Marcher plus vite que la norme ne l'autorisait indiquait que l'on manquait de temps. Le temps étant la plus grande des richesses aux Cuprifères, courir revenait simplement à crier à tous combien on était pauvre. À l'inverse, prendre patience, donner de son temps ou céder sa place dans une file étaient autant de marques de luxe et d'opulence...

Le commissionnaire resta courbé de longues et précieuses secondes, le temps que le tempétueux militaire se délectât des maigres miettes de son vain pouvoir, avant d'être autorisé à faire le dernier pas vers l'ascenseur. La porte qui se dressait devant lui était composée de huit plaques de marbres bruts. Au-dessus, une marqueterie de style constructiviste figurait une scène de laboratoire. Un savant tenait un phylactère en tôle d'or scandant la promesse du message suivant :

« Tout homme plus haut que son prochain se doit d'éclairer le chemin. »

Prendre un ascenseur, aux Cuprifères, donnait la sensation au dernier des usagers d'être le plus grand des privilégiés.

Même quand il s'agissait de livrer un simple colis.

La cabine arriva dans le tintement d'un timbre clair. Les portes s'ouvrirent sur un quatuor à cordes qui se mit aussitôt en mouvement, pour laisser monter un air écrit jadis par Wolfgang Amadeus Mozart. Ainsi s'exerçaient journallement les membres de l'Académie impériale de Musique.

— À la plate-forme sommitale, je vous prie, demanda le commissionnaire sur un ton las.

— La sommitale ? fit le garçon d'étage. Mais il me faut une autorisation de niveau 810-P !

— Que voilà présentement, s'impacienta Vanural Bergeret en dépliant son ordre prioritaire.

— Que vous avez vous. Mais que je n'ai pas moi ! Je ne suis qu'un simple liftier, un masque de bois clair, vous comprenez ? Je ne peux pas prendre sur moi la responsabilité de vous conduire à la sommitale ! C'est un coup à perdre ma place, cette affaire-là ! Il me faut l'aval du central..., fit encore le garçon en agitant son touret de nez peint aux motifs du service des ascensoristes et elevatoristes.

Le quatuor ne relâcha rien de son entrain musical, donnant toutes leurs noblesses aux présentes formalités. Le garçon d'ascenseur prit la peine d'épeler deux fois le matricule du commissionnaire, et patienta le temps que son supérieur vérifie que l'employé-livreur avait franchi les postes de contrôle en toute régularité. Puis il répéta à trois reprises le numéro d'ordre de livraison pour, enfin, se faire confirmer le caractère prioritaire de ce transit postal. La procédure promettait de se conclure favorablement, quand un atlas de première classe se présenta avec deux collègues de seconde classe. Le commissionnaire ne put que reculer d'un pas pour laisser passer cet aréopage que l'ascendance plaçait au-dessus d'un certain respect des règles. Comme celui d'emprunter sans plus d'égard un ascenseur normalement réservé aux employés de service.

Vanural Bergeret n'avait plus qu'à attendre l'arrivée d'une autre cabine, tout en priant les Dieux des Cuprifères de lui être favorables...



Dôme central, 16 h 47. Le commissionnaire matricule C-20974 venait de passer avec succès le point de contrôle du hall des Cardinales. Il avait aux pieds des échasses de classe cinq qui démultipliaient par dix ses enjambées mécaniques. Ses pas frappaient les dernières dalles de verre d'un sol suspendu au-dessus du vide, avant d'atteindre les carreaux en marbre blanc de Carrare serti de platine de la place centrale. Des arches de bronze et de verre s'élevaient de toutes parts, renvoyant de flamboyantes coupes à plusieurs dizaines de mètres de là. La lumière inondait l'endroit de reflets d'or, répétant à l'infini les ombres délicates des motifs en géométrie fractale.

Vanural Bergeret aurait pu être sensible à ce spectacle, mais il accusait un retard de huit minutes et cinquante-quatre secondes.

Son rapport quotidien laisserait une trace indélébile dans son dossier, et cette perspective le navrait. L'esprit encombré, il prit place sur l'assise d'acajou d'une sellette de service.

— Votre formulaire de prêt, monsieur, le pria le vérificateur derrière son masque de bois sombre.

Le commissionnaire sursauta, avant de se ressaisir. La moindre erreur de sa part lui coûterait à coup sûr encore des poignées de ces précieuses secondes. Il sortit le papier de sa sacoche, en silence, et le présenta au grand homme sévère.

— Que vous vaut ce tampon orange au niveau des Académiques, monsieur ?

— Une vis mal serrée, répondit le commissionnaire.

— Négligence sur du matériel de classe trois ? Voilà qui aurait pu vous coûter cher, C-20974.

— Je ne peux que mesurer l'extrême clémence dont a fait preuve à mon égard le réceptionnaire vérificateur RV-12610, déclara le jeune homme d'un ton des plus réglementaires.

— Et vous comprendrez, je suppose, que je prenne à mon tour toutes les précautions d'usage quant à la parfaite vérification du présent matériel...

L'homme sévère abaissa devant ses yeux un jeu d'optiques de précision riveté au bois de son masque, et se livra à la plus minutieuse des inspections. Il se permit encore de contacter à deux reprises son homologue de la sommitale pour confirmer l'antécédence d'une éraflure ou commenter la dureté problématique d'un extenseur, avant de faire claquer le timbre de son tampon en bas du formulaire. Vanural ne put se retenir de regarder la course de ses aiguilles, constatant avec bonheur que le contrôle du matériel avait demandé sept secondes de moins que prévu.

— Vous voyez, jeune homme, lui fit remarquer le vérificateur, rien aux Cuprifères ne prend plus de temps que de raison quand les choses sont faites dans le respect le plus strict des normes établies.

Le commissionnaire ne risqua pas de réponse, de peur de perdre le maigre bénéfice qui venait de lui être accordé. Il rangea le formulaire dans sa besace, et resta un instant interdit devant la réaction du colis dont il avait la charge. L'homme sévère braqua sur lui le feu de son regard.

— Que transportez-vous là, employé-livreur ?

— Un agent biologique. Mais j'ai toutes les accréditations, se défendit C-20974 en faisant cracher son colis de plus belle.

— Je ne saurais trop vous recommander de livrer ce paquet au plus vite, commissionnaire, chuchota le vieil homme. Croyez-en la sagesse de mes artères, une course qui sort de l'ordinaire ne peut que vous attirer des ennuis.

— Merci de me faire don de vos conseils, réceptionnaire vérificateur.

— Allez, filez, jeune inconscient !

Vanural Bergeret prit grand soin de ne pas précipiter plus que de mesure la cadence de ses pas, et se dirigea droit vers le poste de la Garde impériale.

— Quelle est votre requête, usager ? questionna sèchement l'officier de service derrière son masque de fer clouté d'or.

— Ici le commissionnaire C-20974, fit le jeune homme devant le dispositif d'interphonie. J'ai un ordre de livraison. Code prioritaire 810-P.

— Et ? demanda le militaire en agitant son stylographe en signe d'impatience.

— Et je requiers les services de la Garde impériale, continua Bergeret, pour localiser le destinataire de ce colis. J'ai pour mission de le remettre en mains propres, monsieur.

— Quel est le numéro de désignation du destinataire ? interrogea le militaire entre deux lèvres de métal.

— A-3.

— Tudieu ! laissa filer derrière son masque l'officier de garde. Mais vous voulez notre mort à tous ?

— Je sais, bredouilla le commissionnaire, je ne peux pas dire que ce soit mon jour de chance...

— Seul un général du Renseignement a les habilitations nécessaires pour divulguer la position de l'atlas du Notaire, réfléchit tout haut le militaire. Pour obtenir de parler à un tel général, il faudrait que je m'en remette à mon commandant. Mais à cette heure, il s'exerce au sabre... Il me faut donc contacter la salle d'armes des officiers...

» Veuillez patienter, commissionnaire C-20974, conclut l'homme en refermant le dispositif d'interphonie.

Vanural Bergeret prit sur lui la liberté de s'asseoir sur la banquette de courtoisie. D'après son ordre de mission, la présente procédure pourrait lui coûter jusqu'à cinquante minutes de ce temps qui ne lui appartenait pas. Il se laissa aller à regarder autour de lui. Il n'avait jamais gagné le Dôme central. Ses courses les plus prestigieuses l'emmenaient au mieux au cœur de quelques Académiques. Un défilé de beaux masques peuplait ces parties nobles des Cuprifères, toute une population d'hommes et de femmes qui jamais plus ne redescendaient à terre, ni ne respiraient l'air du Paris d'en bas. La première chose qui frappait le visiteur de passage, outre la richesse des couvre-faces de cette belle société, était l'absence d'ombres dans les couloirs. Pas un mort, dans ces hauts quartiers, ne sortait de ses appartements sans son atlas, tant l'inverse aurait été aussi indécent que paraître nu en public. La seconde chose observée était l'extrême variété des livrées. Une diversité de modes et de tenues qui conférait à son uniforme un exotisme confondant... Aucun des locataires ne portait un vêtement qui ne fut cousu main par quelque grand couturier. N'évoluaient sur ces marbres blancs que des pièces uniques, marquant des modes d'époques parfois lointaines, bottines à boucles et perruques poudrées, ou de contrées toutes plus improbables les unes que les autres. Les Cuprifères, en Babel moderne, comprenaient en leurs murs toutes les nations de la Terre. Chaque pays, chaque culture, pour ne pas dire chaque époque de leurs Histoires respectives, se trouvaient représentés quelque part dans ces flèches d'or et de cuivre.

Ainsi, Vanural s'étonnait seul de voir un chef africain, porteur d'un masque traditionnel, marcher avec deux hyènes à ses côtés.

Ainsi Vanural se retourna seul devant la beauté typique de femmes mongoles...

... et la beauté plus typique encore de leurs colliers en or.

Ainsi Vanural...

— Commissionnaire C-20974, veuillez me suivre.

L'employé-livreur sursauta une fois de plus. En passe d'être saturé d'étonnements tous plus variés les uns que les autres,

le jeune homme n'avait pas vu couler les heures. Il se ressaisit à temps pour saluer comme il se devait un général de l'Empire.

— C-20974 à votre service, monsieur !

— Il semblerait, jeune homme, que ce soit moi qui sois à votre service, fit avec malice le haut gradé. Car vous voilà, monsieur le livreur, avec un général d'Empire pour vous guider ! Enfin... ce doit être ça la magie des Cuprifères.

» Mais j'aimerais avant tout vérifier votre ordre de mission.

Le commissionnaire Bergeret tendit en tremblant son bordereau de livraison.

— Je ne suis pas certain, jeune homme, d'avoir vu de toute ma carrière un formulaire autant de fois tamponné, fit le militaire en conclusion de son inspection minutieuse. Souffrez néanmoins que j'y ajoute le mien.

Le général Joseph Léopold Sigisbert Hugo frappa la feuille de son timbre impérial et sonna la charge. Le lustre de son grade et de son masque d'argent finement ouvragé permit, pour la suite du voyage en ces hautes sphères, de réduire la litanie des procédures à sa plus simple expression. Un néant absolu qui parut abyssal aux yeux du commissionnaire. Couloirs, points de contrôles, ascenseurs : l'employé-livreur gagnait le bénéfice de tant de minutes et de tant de secondes qu'il en avait le vertige.

Les deux hommes filaient maintenant dans un ascenseur, appuyés contre les dossiers d'une luxueuse cabine. Une musique s'élevait d'un authentique phonographe de Cros, relayant à la perfection les envolées d'un orchestre symphonique.

— Berlioz, fit le général en caressant les broderies de son col.

— Pardon ? répondit Vanural Bergeret, soudain sorti d'une profonde rêverie.

— La musique, reprit le général en levant un doigt. C'est le grand Berlioz. Il dirige l'Orchestre impérial.

— C'est beau, fit l'employé-livreur pour ne pas paraître désobligeant.

— *Marche de Rakoczy...* rhapsodie numéro quinze... de *La Damnation de Faust*, poursuivit le militaire en fermant les yeux. Saviez-vous que Franz Liszt a composé ce morceau de bravoure près de vingt ans après ma mort ?

» Écoutez-moi ce final !

Le timbre de l'ascenseur sauva le commissionnaire de ces égarements musicaux. Les portes s'ouvrirent sur le hall de la salle du Conseil résurrectionnel, et C-20974 hésita entre trembler, s'évanouir ou s'enfuir. Dans le doute, il se contenta de mettre un pied devant l'autre et de laisser le général Hugo lui ouvrir les portes.

— Une fois à l'intérieur, jeune homme, prévint le général, vous n'aurez pas le droit de faire le moindre bruit ou de proférer la moindre parole. Vous ne devez en aucun cas rompre les discours ni attirer l'attention, intima encore l'officier en paraphant plusieurs décharges et en faisant claquer les talons sur son passage.

» Quand le Notaire vous y invitera, vous vous approcherez de sa tribune, glisserez votre bordereau de livraison sur son pupitre, et, et seulement et, vous poserez votre colis.

» Vous serez ensuite escorté hors de l'enceinte de la salle du Conseil, d'où vous pourrez rejoindre vos quartiers des Servantes. J'imagine que vous passerez la nuit sur votre rapport de mission, jeune homme !

Le général fit ouvrir le double battant de la salle du Conseil. Vanural Bergeret avança, les jambes cotonneuses, avec la sensation d'entrer dans un bain de lumière blanche. La verrière du dôme sommital, tout juste couverte d'une peau d'or et de cristal, semblait accueillir dans la salle toute l'immensité du ciel. Des colonnes de fonte descendaient depuis ces cimes, accompagnant des forêts de verdure jusqu'aux loges des conseillers de l'Empire. Chacun des balcons de cet hémicycle était occupé par un esprit fort. Une individualité réputée à travers le temps et l'Histoire pour la clarté de sa position, pour son humanisme, ou pour la puissance de ses valeurs. Les conseillers, à l'abri derrière leurs masques, se tenaient attentifs au discours d'un des leurs.

— La situation économique de l'Empire est florissante. Notre monopole technologique nous offre une domination sans partage et, malgré les tentatives timides des puissances concurrentes, nul ne peut rivaliser avec la CCN pour ce qui est d'exploiter les ressources ténébrales de l'humanité. Aucune métropole n'est en position d'égaliser Paris, et nos services de déshantification sont appelés dans le monde entier. Toute ville qui veut se moderniser et passer à l'ère électrique doit auparavant se départir de ses spectres... Même si certains font d'autres choix. Je pense à Londres

qui ne souhaite pas se séparer de ses fantômes, arguant que loin d'être des pollutions, ces ombres anciennes font partie de leur Histoire et ne peuvent être arrachées à leurs murs.

— Les Anglais préfèrent rester au gaz et à l'huile de baleine ?

— Du moins présentent-ils la chose ainsi jusqu'à maintenant. Mais devant le développement des quartiers britanniques au sein des Cardinales, il est raisonnable de penser que leur position évoluera bientôt.

— Envoyer nos experts dans le monde entier est certes réjouissant, mais qu'en est-il de la déshantification de Paris ? La Périscopritique semble marquer le pas, monsieur. Pouvez-vous nous dire quand nous serons en mesure de circuler dans tous les quartiers de la capitale sans croiser une de ces malfaisances des anciens temps ? La population se lasse de cet état de couvre-feu, et certains n'hésitent pas à lancer des brûlots contre le pouvoir central, prétextant que pendant que le riche danse sous les feux électriques, le pauvre se terre dans le noir, terrorisé, barricadé au fond de quelque trou !

— Vous savez qu'il n'en est rien, madame. Les brigades du Tigre sillonnent chaque jour et chaque nuit les quartiers les plus mal famés, et confinent en nombre ces ombres pour le moins infréquentables.

— Le sont-elles moins, fréquentables, que les Goules noires ?!

— Voilà un autre sujet de discorde. Faut-il encore tolérer dans nos murs ces chasseurs de primes sans foi ni loi ?

— Assurément. Tous participent activement à rendre nos rues plus sûres. Sans être idéale, nous pouvons dire aujourd'hui que la situation est sous contrôle.

— Puis-je oser une question ?

— Nous ne sommes là que pour ça, ma chère.

— Qui veut encore voir son nom figurer sur une pierre tombale ?

— Voilà qui est pertinent !

— Que proposez-vous, messieurs-dames ?

— De voter ce jour un décret conduisant à la fermeture des derniers cimetières de Paris. Ils ont tous été soigneusement vidés de leurs morts, à ce que je sache !

— Et pour les citoyens de l'Empire encore récalcitrants à l'idée de confier leurs morts aux Cuprifères ?

— Il ne doit échapper à personne que le Pouvoir central a l'exclusivité de tout ce qui touche à la mort. Et là où il est question de loi, il n'est pas question de choix !

— Nous sommes d'accord sur ce point.

L'hémicycle sombra soudain dans un complet silence. Le Notaire en personne venait de parler depuis sa tribune. L'homme restait immobile, derrière un masque blanc fait de plaquettes d'ivoire et de volutes en or. Il incarnait le pouvoir. Chacune de ses paroles, chacun de ses silences, plus encore qu'un vote du Conseil résurrectionnel, avait valeur de décret.

Le commissionnaire Bergeret crut bon de choisir cet instant pour décrocher le cordon de courtoisie, et aller livrer son colis. Mais C-20974 ignorait qu'en franchissant ce seuil, il mettrait en branle un carillon de cloches claires, immortalisant ainsi son entrée en scène. Les conseillers de l'Empire tournèrent leurs masques vers l'intrus, comme un seul homme. La foudre venait de s'abattre sur le jeune employé. Dire qu'il tremblait en cet instant, dire qu'il ne sentait plus ses jambes, ses pieds, ou son troisième coude en partant de la gauche n'était rien face au sentiment de vide absolu qui venait de s'emparer de son corps. Il aurait tout aussi bien pu être dans l'instant expulsé du forçat qui l'hébergeait si gracieusement...

C'est alors que le colis se rappela à lui. L'agent biologique s'impatientait fort de voir la fin de ce transit. Vanural avança dans l'hémicycle de son pas le plus digne. Il foula de ses bottes noires le tapis incarnat qui couvrait ici les marches, et descendit, degré après degré, en direction de la tribune du désigné A-3. Arrivé à destination, il glissa le bordereau d'expédition sur le pupitre du grand homme, entendit un stylographe exécuter une signature énervée, et récupéra le double du feuillet ainsi paraphé. Puis, l'âme en deuil de se défaire d'un paquet dont sa vie semblait dépendre depuis plus de trois heures, il posa le colis sous le masque blanc du Notaire, recula d'un pas, et se précipita doucement vers la sortie...

L'agent biologique manifesta une fois de plus son impatience. Sans succès. Le Notaire venait de pousser l'objet perturbateur d'un revers de main, et appela l'assistance à reprendre le travail. Un rai de soleil fit briller en cet instant la double bague de cuivre de sa prothèse dactylaire.

Le rapporteur réclama l'attention de l'auditoire, et annonça d'une voix forte :

— Messieurs, le point suivant, inscrit à notre ordre du jour, est la proposition de révéler au peuple certains des aspects les plus sombres de notre chaîne de recyclage coronal.

— Je m'y oppose, réagit aussitôt un conseiller impérial en se levant de son fauteuil.

— Moi aussi, répondirent d'une seule voix les trois quarts de l'hémicycle.

— C'est une honte ! Qui a osé proférer pareille motion ?

Un raclement de gorge se fit entendre depuis les hauteurs d'un balcon bien connu. Un conseiller venait de se lever. Il portait un masque d'ébène finement incrusté de chaînes d'argent aux maillons brisés. Son nom était Victor Schœlcher, un esprit vif et brillant, toujours prompt à prendre le parti des faibles et des opprimés.

Sa voix s'éleva donc en un long plaidoyer :

— Cette proposition, aimable assemblée, est de moi. Car il est utile de ne pas oublier que chaque jour, au plus profond des Cuprifères, nous privons les plus humbles de nos morts de leur enveloppe coronale. Nous privons les démunis de ce que nous appelions, en d'autres temps, des *âmes*. Et pourquoi ? Au prétexte qu'ils pourraient devenir des spectres polluants prêts à envahir nos rues ? Ou encore, afin de récupérer, par un recyclage honteux, leur coronium ? La réalité, honorable assemblée, est que nous privons ces petites gens de leurs droits à la sur-vie.

» Aussi, messieurs, mesdames, sommes-nous coupables d'abuser de l'ignorance de ces gens, et de les tuer une seconde fois.

Le silence répondit seul à l'éloquent pourfendeur d'injustices. L'argument portait. Tous connaissaient ici la gravité de ce tribut versé par les plus modestes.

Trois classes.

Ainsi se divisait le monde des morts sous la gouverne des Cuprifères.

Trois classes, et pas une de plus.

Les *Importants*. Reconnus d'utilité publique pour la grandeur de leur âme et la réalité de leur œuvre, ces derniers se voyaient proposés des contrats d'après-vie des plus avantageux.

Ils étaient les véritables maîtres des Cuprifères. Ils évoluaient dans des atlas de première classe, des donneurs à très haute compatibilité périsspritique. Il arrivait même parfois que les plus grands de nos contemporains reçoivent en leurs chairs ces Importants pour une cohabitation d'un nouveau genre.

Les *Fortunés*. Forts de richesses accumulées de leur vivant, ces Fortunés se devaient de convaincre les actionnaires de la CCN afin de se voir offrir de précieuses minutes de sur-vie dans les Cuprifères, et poursuivre par là leurs activités d'antan. Les mieux-disant bénéficiaient des meilleurs services, atlas de première classe, logement de luxe aux derniers étages des Cardinales, et toutes les garanties d'une agréable sur-vie. Pour les plus précaires, une lutte de tous les instants se livrait pour ne pas perdre un privilège payé par le salaire d'une vie, soldant le plus souvent jusqu'au dernier louis un héritage bien insuffisant...

Alors ces Fortunés basculaient dans les rangs de la dernière classe.

Les *Humbles*.

Leurs cohortes contenaient tout ce que la Terre comportait de modeste. Une population infinie par son nombre, mais par trop limitée, selon les critères de la CCN, pour venir gonfler, une fois morte, les rangs des Cuprifères. La mémoire de ces Humbles était conservée, consignée, archivée. Mais le reste, cendres physiques et enveloppe coronale, était détruit. Tout juste les plus riches pouvaient différer quelque temps certains transferts...

— Vous avez conscience, conseiller Schœlcher, que votre demande n'est pas réaliste ? souligna une conseillère en emportant l'approbation de l'assemblée.

— Souffrez que je veuille à voir aborder cette question de fond aussi souvent que possible.

— Une fois l'an, si je ne m'abuse, réagit un autre conseiller.

— Absolument, confirma Schœlcher. Car il me semble que, parmi tous les autres, ce point soit le plus en désaccord avec nos principes. Comment, alors que nous détruisons l'essence des plus faibles, pouvons-nous nous prévaloir de visées humanistes ?

— Ne versez pas dans une fausse pudeur, conseiller Schœlcher. Nous connaissons tous ici le prix qu'il nous revient collectivement de payer pour voir le prodige de notre siècle se réaliser.

— Le recyclage des Humbles, insista Schœlcher, est une source de danger pour notre société. Un secret qui menace de fissurer de l'intérieur notre bel Empire.

— Il est de plus en plus difficile pour nos espions d'étouffer les rumeurs, confirma un autre conseiller. Anarchistes, nihilistes, fanatiques religieux : les bas-fonds transpirent et les esprits s'échauffent ! Nous avons eu trop à souffrir, par le passé, des soulèvements du peuple de Paris, pour ne pas être inquiets aujourd'hui !

— Messieurs, mesdames, intervint le Notaire, je vous rappelle qu'il n'existe nul monde idéal sur cette Terre, et qu'il nous incombe chaque jour de le bâtir. Notre devoir, en l'état de nos connaissances et de notre technologie, est de favoriser le meilleur de l'Homme tout en refrénant ses pulsions les plus basses. Nous autres, Importants, devons atteindre les cimes pour qu'un jour ces Humbles, que défend le conseiller Schœlcher, puissent également accéder à leur Paradis.

» N'oubliez pas que pour la première fois de notre Histoire, nous luttons à armes égales contre la mort...

— En attendant, nous privons le peuple de la jouissance de son âme !

— Pas plus que la nature ne le faisait autrefois en nous laissant tous dans l'ignorance de l'existence de la vie après la mort.

» Messieurs, mesdames, insista le Notaire en élevant plus encore l'éclatante blancheur de son masque d'ivoire, en ma qualité de premier magistrat, j'ai veillé à ne faire reculer aucun des droits acquis. Nous parlons ici de droits nouveaux, de droits qui ne sont réservés, pour l'instant, qu'aux Importants de ce monde.

» C'est un fait : le coronium recyclé est indispensable pour nourrir notre cause. Mais se trouve-t-il dans nos rangs une voix pour regretter de voir Descartes, Voltaire, Diderot ou Lamartine échanger leurs idées autour d'un café ?

— J'avoue apprécier mes conversations nocturnes avec Pascal et Montesquieu, souligna le conseiller de Tocqueville derrière un masque aux patines de bronze.

— Ou avec de Condorcet !

— En bref, messieurs, nous ne pouvons pas le matin accueillir en grandes pompes et cérémonie le retour de par les morts du médecin oriental Avicenne, et le soir nous plaindre des moyens employés pour y parvenir. Il nous faut tenir notre cap et accepter ce sacrifice.

— Mais pourquoi ne pas dire à ces Humbles combien leur sacrifice importe ? Combien leur rôle est grand ? Il faudra plus que quelques statues pour honorer la mémoire de ce sacrifice anonyme, le jour où il nous reviendra de le payer !

— Le conseiller Schœlcher a raison. Qu’offrons-nous à ce peuple en échange de son ignorance ?

— Une énergie illimitée ?

— Une cité fabuleuse !

— Des technologies inédites...

— Un accès sans frein à la connaissance et au savoir !

— Du pain et des jeux, oui !

— Nous lui offrons un avenir, conclut le Notaire.

» Nous lui offrons la perspective de réaliser ses rêves...

Une cloche tinta et fit résonner le dôme en cristal de l’hémicycle, signalant à tous la suspension de la présente séance. Les conseillers se levèrent de leurs fauteuils, s’inclinèrent vers la tribune du Notaire, et sortirent, en une procession de masques, de la salle du Conseil résurrectionnel.

Le Notaire le savait.

Son monde idéal n’avait rien d’une démocratie.

Et sur ses épaules reposait cette part de noirceur indispensable à toute mise en lumière...

— *L’empereur me demande de vous rapporter qu’il a reçu la confirmation de l’entrée du Tridacne dans l’estuaire de la Seine.*

La voix d’outre-tombe qui venait de faire grésiller le récepteur ténébral du Notaire était celle d’une ombre. Une simple enveloppe coronale que d’aucuns appelleraient *fantôme*. Le spectre se tenait un peu en retrait du pupitre notarial, la tête courbée. Il attendait une réponse.

— Dites à l’empereur de l’Abey de se joindre à moi dans la soirée pour évoquer cette question.

— *Bien, monsieur*, fit l’ombre en se retirant.

Le Notaire coupa son récepteur ténébral et se prit à caresser l’ébène qui protégeait sa prothèse dactyulaire. Il arrivait, parfois, que le poids de sa mission assombrât son humeur. Que le doute s’immisçât. Qui pouvait lui dire, en vérité, s’il était dans le juste ? Il souffla, conscient de sa grande solitude, et se leva enfin de son fauteuil.

Alors seulement le colis se rappela à lui. L'objet remua sur le pupitre, et ce qui ressemblait à une griffe sortit d'un des trous de respiration, comme pour tenter d'explorer le dehors de la boîte. Le Notaire visa le code de l'expéditeur, ou plutôt de l'expéditrice, et, le sourire aux lèvres, décida de rendre son corps à son atlas. D'un geste forgé par l'habitude, il libéra les baïonnettes de ses bagues ténébrales...

... et retira sa prothèse dactyilaire.

Un léger vertige s'ensuivit.

Rien d'extravagant.

Un brin de routine, en réalité.

Du moins... aux Cuprifères.

Louis Bertillon secoua la tête, recouvrant dans l'instant tous ses esprits, déposa le masque d'or et d'ivoire du Notaire sur le bureau, et laissa le temps à l'ombre du grand homme de se réfugier dans sa capsule de cristal. Puis il glissa la prothèse dans l'étui de sa loge dorso-palmaire, et remplaça ce vide annulaire par un doigt racorni qui se faisait jadis ses chairs.

Alors, seulement, il vit le colis posé devant lui. Ainsi que le code dénonçant l'identité de l'expéditrice. Il caressa la soie de sa barbe ronde, et échoua à retenir une larme d'émotion. Clémence lui envoyait un paquet. Sa femme, sa tendre femme si avare en attentions conjugales, avait pris le temps de penser à lui, Louis Bertillon, et de le gratifier d'un présent...

Mais l'homme au cœur mou venait de retirer sa main. Une griffe s'était aventurée hors d'un trou d'aération et cherchait vivement à percer encore cette peau imprudente. Louis souleva le paquet, prenant soin de tenir ses doigts loin de tout danger, et étudia de plus près le bordereau d'expédition. L'objet venait d'Égypte. Non, de Libye. Il avait transité par Alexandrie, à en croire les nombreux tampons qui racontaient son histoire, et avait traversé la Méditerranée pour débarquer à Marseille, quelques jours plus tôt.

Felis margarita...

Louis Bertillon se décida à poser son pouce sur la serrure périspritique, libérant les sangles qui maintenaient le couvercle, et resta un instant interdit.

La chose qui sortit la tête du colis venait dans l'ordre de cracher, de miauler, puis, sans plus de considération pour

son libérateur, d'entreprendre de se lécher une patte en ronronnant.

Une enveloppe était collée sous le couvercle, avec un « *Très cher époux...* » tracé d'un élégant trait de plume.

« *Cher Louis,*

Ce chaton s'appelle Loche. Pas par amour des limaces, non, mais en l'honneur du naturaliste Victor Loche qui le premier décrit et baptisa ce chat. Nous devons en quelque sorte, à ce monsieur, son invention. Notez qu'une fois atteint l'âge adulte, cette charmante bestiole se nourrit exclusivement de vipères à cornes et de vipères des sables, deux espèces des plus venimeuses que vous ne devez pas manquer de croiser quotidiennement dans vos Cuprifères.

Voilà, n'allez surtout pas croire que je pense à vous tous les jours, mais un je-ne-sais-quoi dans le faux-air-fragile de ce matou vous a fait surgir d'entre les morts que ce Maspero s'amuse à chatouiller au fin fond de ce désert.

Vous découvrirez par la même occasion qu'étant encore capable de vous écrire, je n'ai pas succombé à la piqûre de quelque scorpion jaune ! Même si ces saloperies investissent mes nippes chaque nuit avec insistance...

Oups... vilaine fille. Je m'étais pourtant promis de ne pas vous inquiéter inutilement. Apprenez, pour vous rassurer, que ces scorpions, des Leirus quinquestriatus pour la plupart, ne sont normalement pas mortels pour des adultes en bonne santé.

Encore faut-il être en bonne santé...

... vilaine fille.

Bref... À défaut de m'avoir sous la main, vous pourrez toujours caresser ce petit chat en pensant à moi.

*Perdue quelque part entre deux dunes, votre petit démon,
Clémence Brunet.*

Pardon... Clémence Brunet-Bertillon.

Post-scriptum : j'ignore si ce chat peut supporter de manger autre chose que des gerbilles ou des vipères... Vous me raconterez ! »

L'ombre du serviteur rejaillit d'entre les morts, tout juste révélée par un rai vaporeux de lumière ténébrale.

— *L'empereur confirme qu'il a bien reçu votre invitation, monsieur.*

— Pardon ? sursauta Louis Bertillon en levant les lorgnons de son courrier.

— *Votre invitation, monsieur. Elle a bien été acceptée,* confirma le serviteur de l'ombre.

— Ah ! vous devez parler d'une invitation donnée par l'autre monsieur, vous savez, celui qui prend parfois ma place, avec ce doigt..., annonça l'atlas en dressant son annulaire gauche...

POUR DÉCOUVRIR LA SUITE DE PARIS-CAPITALE ET COMMANDER LE ROMAN, [SUIVEZ LE GUIDE.](#)